

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



C'est par intuition que je sais d'avance : c'est une énigme

Jean-Marc Desgent

Number 130, Summer 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37277ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desgent, J.-M. (2008). C'est par intuition que je sais d'avance : c'est une énigme. *Lettres québécoises*, (130), 6–6.

C'est par intuition que je sais d'avance : c'est une énigme.



JEAN-MARC DESGENT

Je ne peux pas nommer ce que je vois dans les yeux, dans les mouvements, dans le geste, dans l'attitude, dans l'objet de l'Autre, être humain ou animal, mais je sais que je lis, je devine l'Autre dans ses actions à venir et ça se produit à la vitesse de l'éclair. Lecture rapide? En accéléré? À vol d'oiseau? Non, pas vraiment... Puisqu'il s'agit d'une certitude inexplicable de ce qui n'est pas encore et d'une vérité future sans fondement. Bizarrement, je ne réussis jamais à percevoir les événements sympathiques futurs de ma vie. Je ne sais lire que les épisodes difficiles ou malheureux. Ceux-là, je les connais d'avance; ils se matérialisent soudainement sur le corps de ceux que je rencontre ou avec lesquels j'ai vécu ou je vis... Voilà sans doute une bonne portion de mon écriture, point de départ ou point de chute, obsession de la catastrophe et de la petite misère de nos vies, de mon existence. Je me suis construit par des coups de corps à corps, par du fantomatique dans les interstices mêmes de mes réalités : depuis ma naissance, je suis déjà tout vieux...

Il existe une photo de moi au square Atwater sur laquelle j'ai soixante-dix ans, mais, en fait, je n'en ai que six. J'y apparais triste ou comme baignant dans une profonde mélancolie, cheveux blancs quand ils sont plutôt blonds. Une photo de moi prise un peu de profil ou en diagonale, de biais, de trois quarts et saisie sans que je le sache, assis au pied de la statue de John Cabot, explorateur italien au service de la couronne d'Angleterre, juste en face de l'ancien Forum. Je ne me rappelle pas avec précision cet instant — seule la photo en est le témoin —, mais je me souviens avec justesse de tant d'autres moments de la même époque où chaque fois des poussées terribles de mélancolie ou de profonde tristesse, vieillesse prématurée, me faisaient voir ce que je deviendrais : un mystique ou un artiste créateur — c'est souvent la même âme — qui se manifesterait du côté du langage, lecture et écriture. Peut-être avais-je déjà pressenti que mes parents me refuseraient un peu d'espace pour dessiner ou peindre sérieusement ou qu'ils n'endureraient jamais les longs exercices nécessaires à l'apprentissage d'un instrument de musique; si je devais devenir un artiste, il fallait que ce soit du côté du silence, de l'intimité la plus secrète, la plus réservée, du côté de ma disparition. Tenir un crayon entre ses doigts ne prend pas de place et écrire ne fait pas de bruit. C'est la raison pour laquelle les autres pratiques artistiques m'ont toujours paru plus libératrices que la mienne; peindre ou faire de la musique, quelles ouvertures, quelles respirations profondes! Naïvetés évidentes que j'ai encore... C'est l'été, j'ai huit ans, je suis seul et assis au pied de l'escalier extérieur de la maison paternelle, rue Marin, dans le quartier Saint-Henri, et je pleure parce que je me vois très vieux dans les premières années du XXI^e siècle, au bord de la mort, aux pieds de la mort, comme aux pieds de l'explorateur italien; la mort est un nouveau et mystérieux continent, comme on dit ou comme on le fait.

Ce qui m'apaurait dans ces visions ou me faisait pleurer, c'était mon impossibilité de les saisir globalement, de les entourer de mes bras, de les circonscrire de quelque manière que ce soit, tout en sachant qu'elles s'avèreraient; j'étais aphasique d'elles...

Ces profondes chutes mélancoliques sont devenues, au début de l'adolescence, des illuminations intuitives qui ne me concernaient plus directement. Je veux dire que je ne me voyais plus, mais j'étais dorénavant capable de lecture; je lisais sur l'Autre. Je ne me voyais plus, mais je captais l'Autre à travers des matérialités qui peuvent paraître ridicules : la longueur des pieds, un crayon tenu de telle manière, un bijou, une chemise portée, les plis et replis de la jupe, de la robe. Rarement une phrase me révélait quelque chose — ce serait trop simple —, jamais, donc, je n'avais de prémonition par le langage articulé. Ce sont les choses, la matière transformée en banalités de la vie quotidienne qui me faisaient voir ou plutôt entrevoir l'avenir. Et, quand ce n'étaient pas de simples objets sur l'Autre qui me procuraient ces illuminations intuitives, c'étaient une silhouette ou une façon de se tenir debout ou assis, une veine sur une main, un regard angulaire. Je n'ai jamais su lire dans le regard direct; encore une fois, ç'aurait été trop facile. Je saisis ce regard quand il se présente à moi de biais, porté par une tête de profil, en diagonale ou de trois quarts et surtout quand l'Autre ne sait pas que je le lis. D'ailleurs, de mon côté non plus, je n'anticipe jamais la lecture de l'Autre... Ça arrive comme une fulgurance, comme la lumière éblouissante du flash d'un appareil photographique (beau paradoxe que celui de l'aveuglement qui devient un objet ou un corps à voir!), lumière vive et vite qui nous fait tous paraître autres que ce que nous sommes au monde, déjà vieux, un peu disparus, au début d'un siècle qui nous ignore mais que nous lisons déjà... Il n'y aura pas de surprises!